

rences, qu'il estime abusivement gommées dans l'exégèse actuelle, entre la définition de l'âme du *DA*, qui en fait la réalisation d'un corps ayant la vie en puissance, et celle de l'*Eudème* – écrit que nous ne connaissons que par fragments –, qui semble accorder à l'âme une indépendance inhabituelle vis-à-vis du corps, entre autres via l'immortalité. A. P. Mesquita traite du rôle de l'intelligence (νοῦς) dans l'activité de connaissance, et recourt pour cela presque exclusivement aux *Seconds Analytiques*. L'A. assimile le νοῦς à l'instance capable, lorsqu'elle se trouve en contact avec des éléments sensibles, de discerner l'universel du particulier. Et comme la science à l'universel pour objet, ce serait donc dire, suivant l'A., que l'intelligence constitue le principe même de la science (p. 142). L. Couloubaritsis revient sur un enjeu emblématique du *DA*, celui des intellects agent et patient, et mobilise les *Parva naturalia* de manière pertinente, surtout le *De memore*. L. Respici fait également appel aux *Parva naturalia*, au *De respiratione* plus précisément, afin de mettre au clair la relation d'un processus physiologique, la respiration, avec l'âme nutritive. Précision d'autant plus nécessaire que, comme le constate l'A. (p. 181), la perspective hylémorphique, parfaitement illustrée dans le *DA*, est pour ainsi dire absente du *De respiratione*, de sorte que celui-ci apparaît à première vue limité à des considérations matérielles. En complément au *DA*, A. Tordesillas, C. Viano et C. Rowe considèrent tous trois la *Rhétorique*. Le premier évoque d'abord la question du rapport entre le traitement rhétorique et physique des passions de l'âme (p. 186), bien que, tout compte fait, l'A. travaille surtout à préciser la fonction et à la finalité de la rhétorique chez Aristote et Platon. La seconde reconstitue le débat entourant les liens de la *Rhétorique* et du *De Anima* pour finalement se ranger à l'avis de P. Aubenque en reconnaissant la contribution des définitions dialectiques à une « analyse scientifique des passions » (p. 202). Enfin, le troisième tente d'évaluer si on peut parler, chez Aristote, d'une tripartition de l'âme à la mode platonicienne (p. 206). C'est l'occasion pour l'A. de mettre à profit l'analyse de la colère et du θυμός également présente dans les *Éthiques*. — (4) Le dernier groupe ouvre une perspective plus large encore que le précédent en considérant cette fois la tradition qui s'est engagée dans le sillage du *De Anima*, de Thomas d'Aquin jusqu'à Hilary Putman. F. Bottin signe la plus longue contribution du volume (p. 215-249), laquelle porte sur l'influence d'Aristote dans la psychologie médiévale. L'A. considère maints auteurs, Latins (Augustin, Albert le Grand, Thomas d'Aquin) et Arabes (Avicenne et Averroès). R. Bodéüs compare la position d'Aristote et Descartes sur le conflit entre raison et passions de l'âme. Les différences importantes qui existent entre ces deux conceptions – sur la modalité de la raison humaine par exemple (p. 261) – leur permettent de s'éclairer l'une l'autre et les font gagner en intelligibilité. En se concentrant sur le témoignage fourni par les *Leçons sur l'Histoire de la philosophie*, F. Biasutti montre comment Hegel, dont on connaît l'admiration pour le *DA*, valorise la psychologie aristotélicienne, et ce essentiellement parce qu'il fait d'Aristote un penseur idéaliste (p. 267) et un théoricien de l'âme foncièrement spéculatif dans le but de contrer l'empirisme des Modernes. La dernière contribution est celle d'E. Berti. L'A. s'intéresse aux différentes interprétations de la psychologie du Stagirite – hylémorphisme, physicalisme, fonctionnalisme – qui ont été invoquées, parfois à raison, mais souvent à tort, dans le débat contemporain sur le *Mind-Body Problem* (p. 273). L'A. montre aussi l'apport d'Aristote aux débats, virulents chez les anglo-saxons, sur les concepts de substance et d'identité (l'exemple fameux du bateau de Thésée). Notons au passage que l'article de D. Evans propose aussi certaines considérations à ce sujet. — Le livre s'achève sur un index des noms cités et la liste des auteurs. – L. DEROME.

Claire BÉCHEC, *La vie surnaturelle dans le monde gréco-romain* (Études anciennes), Rennes, Presses universitaires, 2013, 15.5 x 24, 283 p., br. EUR 18, ISBN 978-2-7535-2212-1.

Les Anciens pensaient que le corps physique n'était pas tout l'homme ; une part d'ombre était pressentie, immortelle, surnaturelle ? Ce dernier adjectif n'existe pas en

latin, mais la notion existe, contrairement à ce qu'affirme l'A. (p. 73) : l'idée de surnaturel s'exprime par une périphrase (Sénèque : *super naturam humanam excedens*) ou par la référence au monde divin (*diuinitus*...). Donc, quelque chose d'invisible, quoique non absent, telle l'âme. La première partie oppose corps et âme, mortel et immortel, dans un vaste panorama qui débute avec Homère. Les démons, chez Hésiode, apparaissent comme des intermédiaires. L'A. insiste sur l'âme matérielle des épicuriens, siège de la pensée et de l'émotion qui sont, avant la mort, inséparables du corps. Retenons aussi l'œuf orphique, rassemblant les quatre éléments et « coupe d'immortalité ». Magie, rêves, fantômes, prodiges, divination et même (Ovide) infini de la mer sont des manifestations surnaturelles. La seconde partie s'attache à la parole, au *carmen* et à ses pouvoirs de médiation : Orphée, inévitablement, mais aussi toute voix, dans les nombreuses explications que les Anciens en donnèrent, telle la mémoire, unissant passé, présent et futur : Mnémosyne domine le temps. La troisième partie, la plus longue, s'attache aux visions surnaturelles : l'homme et son double (κολοσσοῦς, *imago*), soit démon (celui de Socrate), créature hybride (loup-garou, hyène...), ou encore stryge. On décrit aussi l'extase, les spectres, les miroirs et ses effets de décalage, les différentes perceptions de phénomènes naturels. Les épitaphes, les portraits peints et sculptés traduisent, entre les vivants et les morts, « le rapprochement et l'insoluble éloignement » (p. 234). Le surnaturel est un thème fécond chez les auteurs anciens ; le livre, en mêlant le plus souvent époques et courants de pensée, en donne une idée foisonnante. – B. STENUIT.

Laurent BRICAULT, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain* (La roue à livres. Documents, 66), Paris, « Les Belles Lettres », 2013, 13.5 x 21, 575 p., br. EUR 35, ISBN 978-2-251-33969-6.

Parmi le vaste champ d'investigation que couvre l'histoire des religions antiques, les études « isiaques » s'inscrivent dans un domaine de recherche particulièrement fécond depuis plusieurs années. Elles se focalisent principalement sur l'étude de la diffusion du culte d'une série de divinités, d'origine égyptienne, qui essaimèrent dans le Bassin méditerranéen aux époques hellénistique et romaine. Enclenchées dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s. par de brillantes synthèses, les recherches spécifiques à ce domaine intègrent aujourd'hui une véritable perspective interdisciplinaire, ponctuée depuis plus de dix ans par une réunion scientifique triennale. L'activité éditoriale est très productive, notamment grâce aux nombreuses contributions et projets menés sous la direction de Laurent Bricault. Véritable « figure de proue » des études isiaques, il est l'auteur d'un *Atlas de la diffusion* et fondateur d'une récente collection intitulée *Bibliotheca Isiaca* dont le troisième volume est actuellement en préparation. Après avoir publié un important recueil d'inscriptions concernant Isis et Sérapis en trois volumes (le *RICIS*, régulièrement mis à jour par des « suppléments ») et un ouvrage collectif sur les monnaies à types isiaques (le *Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*), l'A. rassemble dans un seul ouvrage pas moins de cinq cents documents isiaques (épigraphiques, littéraires, iconographiques, etc.) traduits et commentés. La publication de cet ouvrage trouve son origine dans un nouveau cours que l'A. donne à l'Université de Toulouse II, intitulé « Archéologie du religieux ». — Amorcé par une courte introduction qui retrace brièvement les principaux jalons historiographiques de ce vaste champ de recherche (p. 11-22), l'ouvrage s'organise en sept parties précédées d'une carte identifiant les lieux de provenance des documents réunis dans le volume. Les différentes parties sont divisées en plusieurs chapitres, précédés d'un commentaire introductif. Chaque chapitre est documenté par de nombreux exemples, brillamment commentés par l'A. qui livre les traductions françaises de toutes les sources littéraires et épigraphiques. Le lecteur pourra également exploiter les nombreux « cadres » réservés aux orientations bibliographiques que l'A. a judicieusement intégré au texte, sans oublier la bibliographie sélective finale. L'ouvrage est richement illustré et présente une structure rigoureuse, enrichie par une importante série d'index qui en facilite la consultation (index des inscriptions, des auteurs anciens, des noms